

Coup de coeur
L'exil intérieur
Le Pas suspendu de la cigogne

Normand Chabot

Volume 11, numéro 3, avril-juin 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34059ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, N. (1992). Compte rendu de [Coup de coeur : l'exil intérieur / *Le Pas suspendu de la cigogne*]. *Ciné-Bulles*, 11(3), 46-47.

L'exil intérieur

par Normand Chabot

[...] Et si la mer Egée se fleurit
de cadavres

Se sont les corps de ceux qui
voulurent

Rattraper à la nage le grand
navire

Où que me porte mon voyage
La Grèce me blesse

Le Pirée s'obscurcit [...]
(Giorgos Seféris)

Le Pas suspendu de la cigogne

35 mm / coul. / 140 min /
1991 / fict. / Grèce

Réal. : Théo Angelopoulos
Scén. : Théo Angelopoulos,
Tonino Guerra, Petros
Markaris
Mus. : Helena Karaindrou
Mont. : Giannis Tsitsopoulos
Prod. : Arena, Angelopoulos,
Centre du cinéma grec, Vega
Film, Erre Produzioni
Int. : Marcello Mastroianni,
Jeanne Moreau, Gregory Karr,
Ilias Logothetis, Dora
Chryssikou

Le dernier film d'Angelopoulos pourrait porter lui aussi, en exergue, cet extrait du poète grec Prix Nobel de littérature en 1963. Le premier plan nous montre les noyés asiatiques, victimes du refus grec de droit d'asile, flottant sur l'Égée, non loin d'un port de l'Attique. Une voix off nous apprend les circonstances de l'affaire. Des hélicoptères militaires survolent la scène, tout comme celui, dans **Paysage dans le brouillard** (1989), qui retirait de la mer une main de pierre colossale. Déjà nous vibrons devant la lucidité poétique de ce cinéaste qui, une fois de plus, démontre sa supériorité sur certaines palmes cannoises.

Le Pas suspendu de la cigogne est un film intègre, pour lequel Angelopoulos n'a voulu faire aucune concession (car il regrettait celles faites pour **l'Apiculteur**). Il n'a pas cédé aux pressions des popes, qui l'ont d'ailleurs excommunié pour des raisons — avouons-le — plus politiques que religieuses. Car le film représente la situation catastrophique d'un village frontalier, au nord de la Grèce (près de Florina), qui est réputé — depuis la guerre civile — pour sa tendance d'extrême droite. Après la déconfiture du PASOK (mouvement socialiste grec, avec Andréas Papandréou à sa tête), le parti de la Nouvelle Démocratie (avec Constantinos Mitsotakis comme premier ministre) ne semble guère faire mieux au pouvoir. C'est dire dans quelle situation se trouve la Grèce face à ses partenaires de la C.E.E. La conjoncture économique et politique du pays est plus qu'incertaine ; et la sortie d'un film-choc (aux allures brechtiennes), comme celui d'Angelopoulos, est loin de plaire à la majorité, sinon aux autorités.

Tout le film tourne presque exclusivement autour de la notion — géographique, psychologique et logique — de frontière. Frontière géographique d'abord, car le village sert de « salle d'attente » pour les réfugiés, exilés, immigrés non reçus par la bureaucratie hellénique. Véritable dortoir miséreux où s'entassent les ethnies oubliées par l'Histoire (Kurdes, Albanais, Turcs, etc.). On y aurait vu, semble-t-il, un homme

politique (Marcello Mastroianni), disparu après avoir prononcé un discours à la Chambre des députés : « Mieux vaut se taire pour écouter la musique derrière le bruit de la pluie » ; plutôt laconique pour quelqu'un dont on attendait les tirades réformatrices. Mais qu'espérer d'autre d'un député las des mensonges de la démocratie qu'il trouve orpheline d'un rêve collectif, comme il le souligne dans son livre au titre révélateur : **Mélancolie de fin de siècle**. Pas même les « nuits » (cf. Antonioni) avec sa femme (Jeanne Moreau) n'auront réussi à le retenir à la place Sindagma d'Athènes.

Errant, mais toujours cap au nord, tel un amnésique volontaire, l'homme d'État a préféré l'oubli au regret. « Oubliez-moi dans la mer. » Ce n'est pas l'avis d'un reporter (Gregory Karr) qui, avec l'aide de l'ex-femme du politicien, tente d'abolir l'oubli en espérant retrouver l'exilé en son propre pays. Par contre, c'est sans tenir compte des sentiments d'autrui qu'il désespère d'avoir son scoop. À ce sujet, les scènes où la caméra de l'équipe de reportage tourne à l'insu des personnes concernées nous renvoient à l'éthique même du journalisme : peut-on, doit-on tout montrer ? Le cri de Jeanne Moreau, « Pas cela, vous n'avez pas le droit ! », et sa rencontre fatidique avec son mari supposé, « *It's not him...* », révèlent avec une humble force l'enjeu d'un tel débat.

Le journaliste aura, pour son enquête, le soutien et l'autorisation d'un colonel désabusé (Ilias Logothetis : sublime, ici comme ailleurs) qui est affecté au poste frontière. Arrive la scène sur le pont sentinelle où le colonel pose un pied sur la ligne frontière et suspend l'autre comme la cigogne du titre. « Si je fais un pas, je suis ailleurs ou je suis mort. » Métaphysique et poésie se marient lors de ce plan : c'est l'art du sophisme ; dans les deux cas, il est ailleurs... Voyez comme la frontière est d'une logique perverse, qui ne donne guère de choix : la bourse ou la vie ; dans les deux cas, on perd la vie... Et si la vie était ailleurs ?

Il faut savoir le coût en larmes et déchirements de la fortune relative des immigrés helléniques. Écoutez, pour vous en convaincre, les chansons populaires grecques (la plupart des *rébétika* et certaines *laïka*) dont la plainte résonne depuis des siècles. « Il n'existe pour toi ni bateau ni route qui puisse te conduire ailleurs. N'espère rien. », écrivait le poète grec Constantinos Cavafy avant 1911. Le personnage de Mastroianni arrive à la même conclusion lors de sa première fugue : « Rien ne m'appartient plus, et quand je dis rien, c'est rien. »

Coup de cœur : le Pas suspendu de la cigogne

Frontière psychologique, également. Borderline ou « fou sur les bords », voilà ce qui advient à ceux qui côtoient trop longuement la frontière, selon le colonel grec. L'impossible franchissement d'une ligne abstraite suffit à susciter le désir de la passer. Mais une fois passée, cette ligne leur impose sa logique propre : recréer une autre forme de démarcation qui se nomme l'exil... intérieur. Étrangers à eux-mêmes, en quête d'un nouveau statut, l'attente les pousse à bout. L'espoir s'effrite et les règles sectaires reprennent vite le dessus. Ainsi, le marché noir, la tentative de suicide dans le bistro et le pendu de la grue rendent manifestes leur état d'esprit et les comportements auxquels ils sont entraînés.

Le paysage désolant — dans le brouillard et la neige — et la musique lancinante mènent les êtres à l'alcool, au passage à l'acte silencieux (la scène de séduction de la future mariée et du reporter), réglé sur une chorégraphie ralentie. La cérémonie du mariage, au risque de périr sous les balles, exige d'eux une croyance au-delà des réalités corporelles. La

voix presque imperceptible du pope, ses gestes rituels en direction du marié d'outre-frontière, de l'autre côté du fleuve, expriment toute l'aliénation du corps et la prédominance du symbolique pour ces êtres aux abords des frontières réelles. Le mariage devient le signe d'une abolition possible des frontières psychique et physique, mais aussi la représentation actuelle, quotidienne de l'incomplétude du couple séparé.

Si les corps perdent leur matérialité, si l'œuvre d'une vie est achevée, si le destin est accompli, que reste-t-il des frontières ? Seules demeurent, alors, les limites entre la vie et la mort. En cela, le pendu de la grue ne touche plus terre et atteint ainsi le non-lieu : espace que l'homme attribue aux cigognes migratrices et d'où elles cueillent les enfants. Une fois disparue l'enfance — sa prétendue fille est mariée —, notre ex-politicien a bien fait de partir, une troisième fois, au-delà de toutes frontières. Dommage qu'il n'existe pas davantage de Rimbaud de la politique. Maintenant, tentons d'imaginer que nous sommes le 31 décembre 1999... ■



Le Pas suspendu de la cigogne de Théo Angelopoulos